

Kazuo Ishiguro, la musique de la mémoire

LITTÉRATURE Après le tumulte Bob Dylan, le Nobel fait le choix de l'élégance, de la virtuosité romanesque, en décernant son prix de littérature à l'auteur des «Vestiges du jour»

ÉLÉONORE SULSER
@eleonoresulser

Le premier roman de Kazuo Ishiguro, Prix Nobel de littérature 2017, *Lumière pâle sur les collines* paru en 1982, s'ouvre sur un souvenir. Etsuko, une Japonaise venue de Nagasaki installée en Angleterre, se rappelle qu'elle voulait donner un prénom anglais à sa seconde fille – «peut-être dans le désir égoïste de me détacher du passé»; tandis que le père, un Occidental, souhaitait un prénom japonais: «Finalement, il accepta Niki, trouvant qu'on y entendait un vague écho d'Extrême-Orient.»

L'enfance, la mémoire, l'Asie et l'Europe, les souvenirs traumatiques et enfouis, les grands thèmes de l'œuvre sont là, déjà, dans cette première ouverture romanesque. 1982, c'est l'année de la parution de ce premier roman, mais aussi celle où Kazuo Ishiguro, né en 1954 à Nagasaki, devient Britannique. Encore un an, et il figure dans *Granta*, au classement des 20 jeunes écrivains britanniques les plus prometteurs aux côtés de Julian Barnes, Ian McEwan et Salman Rushdie.



Kazuo Ishiguro, à Londres, hier jeudi. (TOBY MELVILLE)

Si Kazuo Ishiguro n'a cessé de changer de registre dans ses livres, passant de l'évocation de la bohème dans le Tokyo de l'après-guerre (*Un Artiste du monde flottant*, 1986) au crépuscule de l'aristocratie britannique (*Les Vestiges du jour*, 1989, Booker Prize), à la science-fiction (*Auprès de moi toujours*, 2005), puis au roman médiéval (*Le Géant enfoui*, 2015), l'enfance fragile, la mémoire et le temps, la mélancolie,

les menaces de l'histoire, les crépuscules et les naufrages lents traversent ses livres. Chacun d'eux, comme l'a dit le Comité Nobel, ouvre «l'abîme sous l'illusion que nous avons de notre relation au monde».

Nagasaki, une «tranche de vie»

Jusqu'à l'âge de 5 ans, Kazuo Ishiguro a vécu à Nagasaki, ville marquée par la guerre et par la

bombe atomique – à laquelle sa mère, âgée de 18 ans, avait survécu. Inquiétante étrangeté de l'horreur passée et des radiations, menace diffuse, que l'on retrouve transfigurées dans la condition des enfants-clones, qui grandissent condamnés à céder leurs organes (*Auprès de moi toujours*) ou dans la dragonne Querig qui terrorise l'Angleterre des premiers âges (*Le Géant enfoui*).

«Nagasaki, pour moi, ce n'est pas juste une série d'images fugitives, expliquait-il au *Guardian* en 2005. Je m'en souviens comme d'une vraie tranche de vie.» Et de fait, si la famille suit le père océanographe à Guilford en Angleterre, jusqu'à 15 ans, Kazuo Ishiguro s'attend à retourner au Japon. Pays natal, dont l'écrivain, qui fut étudiant en *creative writing*, s'éloignera peu à peu.

Lumière pâle sur les collines met en scène une Japonaise, *Un Artiste du monde flottant* se déroule à Tokyo. Dans ce second roman – le «plus japonais de mes romans», dit l'écrivain –, il s'efforce, dirait-il, de donner le parfum du japonais, langue maternelle, à cette langue anglaise dans laquelle il écrit. Une attention soutenue aux

mots, à la construction du texte qui sous-tend, elle aussi, tout son travail.

L'art de repousser les limites

L'écrivain se tourne ensuite vers l'Angleterre. *Les Vestiges du jour* réveille, à travers le monologue d'un majordome guindé et épris de perfection, Mr Stevens, la mémoire d'une société aristocratique sur le point de s'évanouir. A le lire, on se dit qu'il fallait le regard d'un Britannique venu de l'autre bout du monde, doté d'une enfance japonaise, capable de ce pas de côté mental, pour parvenir à saisir ainsi l'âme de son pays d'adoption.

L'Inconsolé, qui suit en 1995 l'énorme succès des *Vestiges du jour* (porté à l'écran par James Ivory), déroutera nombre de lecteurs. Errance d'un pianiste avant son concert dans une petite ville d'Europe, télescopage d'époques, de souvenirs, de durées, l'écrivain demeure virtuose mais repousse les limites du genre romanesque. Les fables suivantes, *Quand nous étions orphelins* (2000) – où revient l'Orient – puis *Auprès de moi toujours*, les nouvelles de *Nocturnes* (2009) et *Le Géant enfoui* témoignent d'un imaginaire

débordant et d'une construction plus tranquille, même si la forme reste à la fois musicale, fluide et maîtrisée.

Ce Nobel 2017 couronne un écrivain élégant, qui, par des voies de traverse, interroge l'histoire et l'époque. On est loin du tumulte de Bob Dylan, Prix Nobel 2016, même si Kazuo Ishiguro a été brièvement parolier de jazz. Sa grande question est celle du temps et de l'oubli: une brume opaque baigne le pays et l'esprit de Beatrice et Axl, les deux héros vieillissants du *Géant enfoui*. Leur permet-elle d'oublier des terreurs passées ou leur dérobe-t-elle le présent et l'avenir? Kazuo Ishiguro ne décide pas, ne juge pas. Il se contente, roman après roman, de promener son miroir voilé au bord des chemins.

«Je me demande si ce que nous éprouvons aujourd'hui au fond de notre cœur ne ressemble pas à ces gouttes qui dégringolent des feuillages gorgés d'eau au-dessus de nos têtes, alors que la pluie a cessé depuis longtemps. Je me demande si, sans nos souvenirs, notre amour est destiné à s'estomper et à mourir.» (*Le Géant enfoui*) ■

PUBLICITÉ

Tamara Bacci, les danses de sa vie

SCÈNES A L'ADC, à Genève, l'artiste récemment primée livre un solo qui parle des rôles qui l'ont marquée et de ses blessures. Intense

Tamara Bacci est grande. Par la taille, déjà, élancée et musclée. Par le talent, aussi. Comme Marthe Krummenacher, la native de Genève vient de décrocher le Prix suisse «Danseuse exceptionnelle». Mais si, ces jours à l'ADC, Tamara Bacci est grande, c'est parce que dans sa première création, *Sull'ultimo movimento*, elle semble en connexion avec une autre dimension. Le cosmos, les esprits, les fantômes... Tout ce qui nous dépasse et fait que la vie va bien au-delà de sa part établie. Attention, la danseuse n'est pas pour autant perchée. En animal préhistorique ou en sémaphore virtuose, celle qui revisite les différents rôles de sa carrière est puissamment ancrée dans le plancher. On est transporté.

Impact universel

L'artiste n'avance pas seule. Pour ce retour intuitif sur ses traces chorégraphiques – que reste-t-il en elle de ses interprétations de *Giselle*, du *Sacre du printemps*, des opus millimétrés de Gilles Jobin et de Cindy Van Acker, des explorations de Pascal Rambert, etc.? –, la quadragénaire s'est entourée de professionnels capables de donner à cette introspection un impact universel. Perrine Valli a affiné la matière

chorégraphique. «Je n'ai rien inventé, explique cette dernière. Tamara a improvisé d'après ses souvenirs et j'ai sélectionné avec elle les mouvements les plus captivants.» A la mise en scène, Fabrice Gogerger a travaillé «sur le sens et le montage, la présence de texte ou non». Au son, Eric Linder a tissé une toile qui alterne ambiances sourdes, déflagrations et granulations – quand la note semble se dévorer elle-même. Enfin, à la lumière et aux vidéos, le très inspiré Arié van Egmond propose des tableaux colorés et des vibrations visuelles qui contribuent à la magie de la proposition.

Innocence et tragédie

Car, et c'est important face à la vague des spectacles documentaires minimaux, Tamara Bacci ne livre pas un inventaire parlé (et plat) de ses exploits. C'est par le corps et l'émotion qu'elle se remémore ces gestes qu'elle a tellement répétés. Avant de les prolonger de sa propre vision. Ces grands pas de dinosaure, par exemple. Ils sont tirés du *Sacre* de Béjart, bien sûr, mais évoquent aussi les enjambées, comiques parfois, que chacun doit faire pour dépasser les obstacles dressés sur sa traversée. La fine broderie classique, ensuite, durant laquelle Tamara Bacci fredonne le thème de *Giselle*. Cet extrait du ballet raconte la fragilité et l'application de tous les débutants. Et puis, sur une lumière rose, les bras en corbeille tirent le

dos à droite, à gauche, et évoquent aussi les appétits de l'enfance. Mais, dans la bande-son, l'inquiétude monte et on devine l'avènement d'un drame, comme une explosion.

De fait, Tamara Bacci a vécu une tragédie dans sa vie. De cet épisode, on ne sait rien – le texte, prononcé à mi-parcours, reste obscur –, mais on constate qu'il transforme le plateau en un espace brûlant, menaçant. D'où le passage à la Rothko: la scène prend feu sur ses quatre côtés et, cheveux défaits, tête en bas, la danseuse compose un masque grimaçant avec son dos et ses bras. Peu après, le visage toujours recouvert de sa crinière, la belle fait la bête. Une bête traquée qui s'affole sur une projection défilant au sol.

Le salut par le mouvement

La danse peut aider à se relever. C'est ce que clame le passage du sémaphore inspiré d'*Obvie*, création de Cindy Van Acker. Contrairement à la séquence originale qu'elle accomplissait couchée, Tamara Bacci est debout pour découper l'air de ses bras tendus, obliques, repliés selon un schéma staccato et fascinant. La fumée envahit le plateau, les basses grondent, mais la danseuse tient bon dans la tempête et aide les bateaux à entrer dans le port. Ou les fantômes à quitter les corps. ■ MARIE-PIERRE GENECAND

Sull'ultimo movimento, jusqu'au 8 octobre, ADC-Salle des Eaux-Vives, Genève.

L'Ukraine se méfie de l'art russe

FRONTIÈRES Kiev va imposer aux artistes de son grand voisin désireux de se produire sur son sol de décrocher au préalable l'accord de ses services spéciaux

Les artistes russes ne pourront désormais se produire en Ukraine qu'après avoir reçu l'aval des services spéciaux ukrainiens (SBU), selon une loi adoptée jeudi par le

parlement de ce pays en conflit avec la Russie.

La loi vise à «empêcher l'influence négative du pays agresseur [la Russie, ndr] sur la société ukrainienne à travers des tournées d'artistes qui soutiennent publiquement la politique du Kremlin contre l'Ukraine», stipule une note qui accompagne le texte de loi.

Ce texte a été voté par 232 députés, un minimum de 226 étant nécessaire pour que la loi soit adoptée, et doit encore être promulgué par le président, Petro Porochenko, pour entrer en vigueur.

La Russie n'a pas encore réagi. L'adoption de ce document constitue une nouvelle escalade dans la crise entre Kiev et Moscou. ■ AFP